

À propos d'Antoine-Henri Jomini : Quel est le patron des "officiers de la main gauche"?

Autor(en): **Langendorf, Jean-Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **148 (2003)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-347175>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A propos d'Antoine-Henri Jomini

Quel est le patron des « officiers de la main gauche » ?

Dans le premier volume de mon étude sur le Vaudois Antoine-Henri Jomini¹ j'ai, afin de tenter de mieux rendre compte de cette personnalité complexe, introduit le concept d'« officier de la main gauche ». Que faut-il entendre par là ? La seconde moitié du XVIII^e siècle européen s'est beaucoup préoccupée de ce qu'on nommait alors « la culture de l'officier ». Conscients de l'insuffisance du savoir dispensé par les écoles ou académies militaires, des officiers éclairés estiment que ceux qui embrassent la carrière des armes doivent, pour se conformer aux normes de l'idéal classique, s'ouvrir à la littérature, à la philosophie, ou même aux plus hautes parties de l'art de la guerre, qui ne leur sont généralement pas enseignées.

■ **Jean-Jacques
Langendorf**

En fait, il s'agit d'une sorte de culture générale, un supplément de savoir, à l'usage d'officiers formés professionnellement dans des écoles professionnelles. Mais il existe une autre catégorie d'officiers, ou plutôt de guerriers : ceux qui viennent de nulle part, qui ne jouissent d'aucune formation militaire, qui se sont faits à la guerre et au commandement par eux-mêmes, et que les circonstances ont désigné pour assumer une tâche pour laquelle ils n'avaient pas été formés. Si ce type de soldat est donc autre chose qu'un autodidacte, il convient toutefois de ne pas le confondre avec le soldat de fortune, lui parfaitement formé,

ayant suivi la filière classique, mais qui quitte sa propre armée pour se mettre au service d'une autre armée, ses motivations pouvant être multiples : argent, gloire, goût de l'aventure, etc. Il s'est agi là d'un phénomène courant, dont la Suisse – entre autres – s'est fait une spécialité.

Jomini et Cie

Ce que nous appelons « officiers de la main gauche », par référence au « mariage de la main gauche », l'histoire nous en propose une pléiade. Sans remonter jusqu'à l'Antiquité, nous pouvons mentionner Jomini, qui finira général en chef de l'armée russe, après avoir été général de brigade français, bien qu'initialement il n'ait joui d'aucune formation mili-



taire. Mais nous pouvons y ajouter de nombreux généraux de la guerre de Sécession américaine, tant nordistes que sudistes, qu'il s'agisse d'ecclésiastiques, d'hommes politiques ou d'instituteurs, qui accédèrent souvent à des postes

¹ Jean-Jacques Langendorf : Faire la guerre : Antoine-Henri Jomini, vol. 1, « Chronique, situation, caractère ». Genève, Georg Editeur, 2002, pp. 335-345.

de commandement importants et qui se formèrent généralement sur le champ de bataille. On peut y ajouter Garibaldi, le héros du Risorgimento italien, qui non seulement officier de la main gauche, fut également amiral de la main gauche. Ou encore le dictateur paraguayen Lopez qui commanda – lamentablement – des armées considérables et dont le fils, colonel de quatorze ans, était le chef d'état-major. Ou encore, pour la Chine, les Américains Ward et Lea qui jouèrent un rôle militaire non négligeable, alors qu'ils «sortaient du néant». Plus récemment, nous nous souviendrons pour la Révolution russe d'un Trotzki et, un peu plus tard, de Staline, devenu maréchal ou encore, durant la guerre civile espagnole, de l'anarchiste Durruti qui, dans bien des cas, surclassa les militaires de métier.

Comme toute corporation humaine mérite d'avoir son saint protecteur (surtout par les temps qui courent), j'avais décidé d'attribuer Jeanne d'Arc aux officiers de la main gauche. En effet, la petite Lorraine ne constitue-t-elle pas le prototype de l'officier de la main gauche? Venue de nulle part – sinon du ciel – elle étonne littéralement ses compagnons militaires par ses connaissances et son instinct de la guerre, et le duc d'Angoulême, un des ses compagnons, lui atteste les plus hautes qualités en ce qui concerne la tactique et les mesures à prendre pour la disposition de

l'artillerie, sans même parler d'un sens stratégique très sûr².

Jeanne détrônée!

Mais aujourd'hui, à mon plus grand regret, je dois détronner Jeanne pour la remplacer par un personnage bien différent, dans le temps et dans l'espace. Chargé récemment de donner une série de conférences dans diverses universités libanaises – entre autres sur le sujet «Voyageurs, archéologues, négociants et militaires suisses au Proche Orient» – je me suis penché sur la question. Dans le récit abondant du Thurgovien Johann-Heinrich Mayr (1768–1838), surnommé Mayr-Libanon, *Schicksale eines Schweizers während seiner Reise nach Jerusalem und dem Orient*, publié en 1815, j'ai trouvé des détails assez abondants sur un personnage plus que singulier, que le Thurgovien a rencontré durant ses pérégrinations proche-orientales.

Dans un second ouvrage, publié vingt-sept ans plus tard, *La Syrie sous le gouvernement de Méhémet-Ali*, œuvre du Fribourgeois Ferdinand Perrier (1812–1882), ingénieur, militaire, publiciste, politicien à la carrière agitée, et qui en qualité d'aide de camp de Soliman-Pacha (en réalité le Français Sèves) entre 1830–1840 avait pris part à la guerre turco-égyptienne et avait à ce titre séjourné au Liban figure, en annexe, une «Notice sur le général Loustanneau, le général des Marattes,

ou le chef à la main d'argent», qui nous permet de nous faire une idée plus exacte de ce singulier personnage.

Ce Pierre Loustanneau, né dans les Basses-Pyrénées vers 1757 d'une famille modeste, ne rêvant que plaies et bosses, s'embarque en 1777 sur un navire, qui transporte également le diplomate français chargé par Louis XVI de proposer aux Marattes une alliance contre les Anglais. Ayant débarqué près de Bombay, le jeune Français se trouve pris dans les luttes de diverses factions, certaines soutenues par les Anglais, qui combattent pour le pouvoir (Première guerre maharatte, 1779–1781). Désireux de s'engager du côté des Maharattes, Loustanneau prend contact avec le général portugais qui les commande. Mais celui-ci le repousse, en raison de sa jeunesse et de son inexpérience. Assistant alors à un combat, il constate que les dispositions tactiques prises par les Maharattes sont vicieuses. S'adressant à un de leurs chefs, il lui déclare répondre sur sa tête de la victoire si on lui confie de l'artillerie et 3000 hommes et si on le laisse manœuvrer à sa convenance. Et effectivement, il remporte la victoire! Appelé définitivement au commandement – il aura jusqu'à 80000 hommes sous ses ordres – et couvert d'honneurs, notre amateur remportera encore de nombreuses victoires et verra la déconfiture momentanée des Anglais et de leurs alliés locaux.

² Il est significatif qu'à la fin du XIX^e siècle le capitaine Paul Marin ait consacré un important ouvrage à Jeanne d'Arc tacticien et stratège.

Loustanneau, le nouveau patron...

Désormais, il a le droit de se parer du titre officiel de «lion de l'Etat et tigre de la guerre». Au combat de Chassipacher, une balle de mitraille lui mutile la main gauche: il perd quatre doigts et la moitié du pouce. Pour dissimuler sa difformité, il se fait fabriquer une main d'argent, ce qui lui confère aussitôt un quasi statut de divinité, car il semble accomplir une prophétie locale qui dit que les Maharattes atteindront le sommet de la gloire lorsqu'un homme venu d'Occident, à la main d'argent, sera leur chef. Et voilà bien la coïncidence exceptionnelle, qui permet d'élever Loustanneau sur un piédestal particulier: Loustanneau, l'officier de *la main gauche* par excellence, perd *la main gauche* dans un combat dont il sort victorieux. Et sur le drapeau qu'il se donne dès cet instant figure une main gauche coupée, en argent. Lorsque j'ai forgé ce concept, j'ignorais tout de l'existence du personnage. Sans vouloir aller jusqu'à évoquer la théorie des champs morphogénétiques d'un Sheldrake, que l'on pourrait hardiment appliquer à l'histoire, il faut reconnaître qu'il y a là une curieuse coïncidence.

... Un « saint » fortuné!

Après avoir épousé une Française, qui lui donnera plusieurs enfants, Loustanneau –

blessé encore plusieurs fois, dont au pied – qui a accumulé une fortune énorme et qui a réuni autour de lui de nombreux Européens décide, vers 1790, de regagner la France pour un temps, car il pense que ce qui se passe dans son pays fournira un nouvel aliment à son insatiable activité. Mais à peine arrivé, il apprend que les millions qu'il a fait transférer depuis les Indes se sont quasiment volatilisés en assignats. Toutefois les diamants qu'il possède en quantité lui permettent de se remettre à flots. Près de Tarbes, il fait construire des usines et des forges considérables, mais la guerre qui éclate entre la France et l'Espagne (1793) ruine ses espérances.

Entre temps, son fils préféré étant mort, il commence à donner des signes de dérèglement mental. Vers 1813, après avoir vendu son dernier rubis d'une très grande valeur, et probablement sa main d'argent, il décide de repartir pour les Indes, via l'Egypte. Mais ne trouvant pas la possibilité de descendre la mer Rouge, il se rend à Saint-Jean d'Acre dans l'idée de gagner Bassorah, via Damas. C'est alors que, dans une crise de folie religieuse, il distribue tous ses biens et détruit créances et titres. Tombé dans la misère, il est obligé de travailler comme manœuvre.

C'est à peu près à cette époque que le Thurgovien Mayr, qui se trouve sur la côte libanaise, le rencontre: «Un

matin un Européen d'une soixantaine d'années fit son apparition. Il portait un costume levantin déchiré, à moitié en soie, rayé blanc et rouge; une de ses mains était mutilée, elle n'avait plus que trois doigts et ceux-ci étaient fort abîmés, un de ses pieds qui n'était pas guéri d'un coup de feu qu'il avait reçu l'empêchait de bien marcher. Dans une main il tenait un bâton, dans l'autre une Bible, une calotte blanche avec des ornements dorés recouvrant ses cheveux crépus.»³

Très méfiant au début, Mayr, finalement séduit par les vastes connaissances du personnage, et impressionné par ses prophéties, écoute son récit et ses plaintes: «On est proche du délire d'un fou lorsque le mendiant en haillons raconte qu'il a disposé de plus d'un million de piastres ou lorsqu'il évoque sa suite, les batailles livrées par ses armées, ses propriétés acquises puis perdues. Pour remplir ses pipes et s'en occuper il avait deux serviteurs - et maintenant il n'a même pas l'argent pour en bourrer une!»⁴.

Finalement un riche négociant levantin recueille Loustanneau et prévient son fils, ancien capitaine de la Garde impériale qui accourt et s'occupe de son père. C'est alors que la légendaire et excentrique lady Esther Stanhope s'attache au père comme au fils, et certainement plus à ce dernier. Cependant elle voit dans le vieillard un prophète venu préparer son

³ Johann Heinrich Mayr: Schicksale eines Schweizers während seiner Reise nach Jerusalem und den Libanon. Von ihm selbst beschrieben. St. Gallen, Bey Huber und Compagnie, 1815, Drittes und viertes Buch, pp. 197-198.

² édition corrigée en 1820.

⁴ Ibid., p. 217.



Corps de Musique de la Garde impériale en tenue 1809, un groupe belge en visite à Payerne, ville natale d'Antoine-Henri Jomini (5 octobre 1996).

triomphe. Le fils mort vers 1825 – à la plus grande douleur de Lady Stanhope – la folie du père prend des formes toujours plus singulières: il croit entendre des musiques célestes annonçant sa mort, il se dit destiné à combattre Bonaparte revenu sur terre sous la forme de l'Antéchrist ou, lorsque les temps seraient accomplis, à devenir roi de Jérusalem.

Une telle prétention, avec la préséance qu'elle implique, cause d'ailleurs sa brouille avec Lady Stanhope qui, elle aussi, se voit également reine de Chypre et de Jérusalem. Toutefois l'Anglaise, dont le cœur est miséricordieux, continue à l'entretenir jusqu'à sa propre mort survenue en 1839. Pour Lous-tanneau, c'est à nouveau la catastrophe. Démuni, il se retrou-

ve à la rue. Grâce à l'agent consulaire français, il trouve un logement dans le Khan des Français de Saïda/Sidon et survit grâce à la charité publique.

Le Fribourgeois Perrier, qui le rencontre à la fin de sa vie, nous en donne la description suivante: «Dans la dernière année de la domination de Méhémet-Ali en Syrie, tous les voyageurs pouvaient voir à Seyda, à la porte de l'hospice français, un vieillard extrêmement remarquable. Il était ordinairement assis au soleil, sur les dalles de pierre qui environnent l'entrée; on le reconnaissait facilement à sa physionomie noble et martiale, à sa main gauche mutilée toujours enveloppée d'un mouchoir rouge, et à sa barbe et ses cheveux d'un blanc d'argent. Il y avait tant de noblesse, de dignité et de grandeur répandue sur cette figure, quoique ridée par l'âge et le malheur, que bien des étrangers se sont surpris à s'arrêter, étonnés, devant ce vieillard qu'ils ne connaissaient pas.⁵

Sa mort survient après 1840. Jusqu'à la fin, il n'a cessé de répéter qu'on l'appelait jadis «le lion de l'Etat et le tigre de la guerre», ajoutant «maintenant je ne suis qu'un pauvre mendiant». Mais il aurait pu se parer d'un autre titre encore: «Moi, l'archétype de l'officier de la main gauche!»

J.-J. L.

⁵ *Ferdinand Perrier: La Syrie sous le gouvernement de Méhémet-Ali jusqu'en 1840 (...) Ouvrage précédé d'une introduction par M. C.-H. Castille. Paris, Arthus Bertrand, 1842, p. 395.*